

Luttes étudiantes, luttes ouvrières

I. LE RÔLE HISTORIQUE DU PROLETARIAT

En France, le mouvement étudiant a fait preuve d'une maturité politique probablement supérieure à celle des mouvements italiens et allemands. Sa confrontation à un mouvement ouvrier profondément enraciné et fortement structuré contribue à l'expliquer. Ici, contrairement aux allégations du *Nouvel-Observateur*, l'idéologie marcusienne ne joue qu'un rôle très secondaire ; les militants d'avant-garde reconnaissent quasi-unaniment le rôle historique de la classe ouvrière tel que l'analyse la théorie marxiste.

Mais aujourd'hui cette compréhension dépasse largement le cercle restreint des militants politiques. Les masses étudiantes, au travers de leur expérience concrète, ont exploré les limites et l'horizon de leur action. Lors de la grève revendicative de Nanterre, ils ont compris que leurs volontés ne pouvaient être satisfaites quant au fond que si elles étaient reprises en charge par un puissant allié. Lors des combats de rue et des barricades, elles ont découvert que leur lutte contre l'état bourgeois et ses forces de répression ne pouvaient être menées à bien que si une force politique capable de résoudre l'ensemble des contradictions capitalistes venait les relayer. Désormais, le rôle historique du prolétariat n'est plus une simple abstraction conceptuelle mais une nécessité pratiquement éprouvée.

Pour opérer cette jonction nécessaire entre luttes étudiantes et luttes ouvrières, il existe une solution historiquement éprouvée : c'est le regroupement un sein d'un parti révolutionnaire des militants d'avant-garde sans distinction d'origine sociale : dans un tel parti « doit s'effacer toute distinction entre ouvriers et intellectuels » (Lénine). Et la plupart des étudiants qui animent les luttes s'accordent à dire que leur place serait dans un tel parti s'il existait.

Mais aujourd'hui, alors que les grands partis ouvriers n'ont plus rien de révolutionnaire, doit-on se contenter d'attendre que la « base » saine par définition se débarrasse des pontes et bureaucrates, et dans l'attente former à froid des théoriciens d'élite armés pour le grand jour qui ne luttent pas ? Nombre de groupes, groupuscules et particules se sont usés les dents sur ce problème.

II. LES PARASITES ET LES SERVILES

L'originalité du mouvement actuel réside en ce qu'il tend à résoudre concrètement ce problème jadis insurmontable. Pour sortir de l'ornière, les militants d'avant-garde ont dû rejeter comme inopérantes plusieurs attitudes assumées par tel ou tel groupe :

1) Le parasitisme politique

En l'absence de luttes de masse, une organisation étudiante, le CLER (aujourd'hui mué qualitativement — dans le sens d'une régression et non d'un progrès — en FER) s'était spécialisé dans le gadget politique présenté sous forme de motions et d'objectifs. Il s'agissait en gros d'adresser aux organisations syndicales et politiques, « objectivement traîtresses aux intérêts de la classe », des mises en demeure verbales : « Êtes-vous pour les « comités de grève » ? », pour « la manifestation centrale », pour les « 3.500 jeunes à la Mutualité », etc. ?

Et si la réponse (souvent prévisible) était non, on dénonçait les bureaucrates. Sur la base de ces dénonciations successives, il est toujours possible de recruter quelque élément

mécontent ou aigri, c'est-à-dire de se nourrir des queues et reliquats des luttes d'autrui. (Ce qui explique peut-être la médiocrité du recrutement du CLER). C'est ce qui s'appelle du parasitisme politique : gonfler sa baudruche par un processus de dénonciation, escalade qui ne peut exister que par rapport à autrui, au détriment de l'initiative politique propre.

Mais il ne s'agit là que d'un mouvement décadent, dont la survie était liée à la stagnation des luttes. Dès que l'histoire se met en marche, ces éléments en descendent et s'éloignent. C'est ainsi que symboliquement, ils ont quitté les barricades jugées par eux criminelles et aventuristes.

Autrement intéressant pour nous est le raisonnement ratifié par la formule :

2 - Servir le peuple -

Puisqu'ils s'agit-là de gens qui se réclament, à grands renforts de parenthèses, du marxisme-léninisme, nous en référons sans dogmatisme à Lénine. La référence n'est pas ici un simple procédé scholastique, elle est justifiée par la situation même. Dans les années 1898-1902, il n'existe pas en Russie de parti révolutionnaire. En luttant contre divers courants du mouvement ouvrier, Lénine travaille à sa construction. Et alors aussi florissaient les groupuscules avec leurs variantes réformistes, populistes, écono-

